

Les bras de la Khwae Yai

ALICE BOTTARELLI

J'oublierai cet endroit. Peu importe combien il m'a paru inoubliable ces dernières semaines, imprimé en moi comme une seconde peau, éprouvé comme une demeure. Au point que je me disais: je suis venue à l'autre bout du monde pour cette rivière.

La Khwae Yai serpente à travers la province de Kanchanaburi, à l'Ouest de la Thaïlande. Elle traverse et abreuve l'un des plus vastes complexes forestiers d'Asie du Sud-Est, qui s'étale jusqu'au Myanmar.

La réserve naturelle de Salakphra compte parmi les nombreux parcs protégés de la région. L'inconvénient de sa situation tient à la route 3199 qui en marque la frontière sud. Cette route nationale est abondamment empruntée par les locaux et les agriculteurices. Elle l'est aussi par les touristes en grand nombre, car elle mène à un autre parc national, celui d'Erawan.

Alors que la voiture nous conduit d'un parc à l'autre, mon menton goutte encore de l'eau de la rivière. C'est grâce à elle que je survis, grâce à elle que j'échappe aux malaises, aux démangeaisons sur ma peau, à la torpeur qui s'abat sur moi de midi à la nuit. Elle aspire mon regard, l'emporte au fil du courant éternel. Elle l'apaise et le lave.

Parfois elle conduit mon regard sur la rive opposée où les frondaisons opaques masquent des drames, et d'où percent des hurlements de bêtes – singes, varans, et une multitude d'oiseaux – aigrettes, coucous, calaos...

Sur la berge, je me persuade que je pourrais vivre ici à jamais. Il me faudra partir, pourtant. Un jour pas si lointain.

Les cascades d'Erawan, étagées sur sept niveaux, déversent une eau douce et limpide dans de nombreux bassins de roche calcaire. Le calcaire confère à l'eau une couleur turquoise qui attire les touristes. Celleux-ci flottent et s'ébattent en toute sécurité, harnachés à des gilets de sauvetage rouges. Un sentier relie l'entrée du parc à la partie supérieure de la cascade. Seul·es celleux disposant d'une persévérance et d'un sens de l'orientation largement supérieurs à la moyenne atteignent le niveau sept. Depuis les différentes plateformes du sentier, l'on peut observer entre l'abondant feuillage une multitude de taches rouges dansant sur l'onde.

L'exercice délicat pratiqué par les photographes amateurices consiste à trouver l'angle de vue idoine, afin de capturer la nature luxuriante en abstrayant la présence intruse des humains en gilets. Il s'agit en somme d'absorber à travers l'objectif autant de vert et aussi peu de rouge que possible.

Les touristes composent la faune principale de ce lieu. Le paysage sonore retentit de leurs cris. Pour l'ethnologue assidu·e, leurs mouvements traduisent un instinct grégaire qui décuple le potentiel danger de l'élément liquide.

Petits et gros poissons, durant les heures du jour, partagent leur habitat avec cette espèce exogène. Si les gros manifestent l'indifférence, les petits en revanche sont attirés par le festin que constituent les peaux mortes sur toute la surface du corps des humains, et en particulier sur leurs pieds. Ils s'agglutinent autour des corps flottants et leurs bouches sucent et mordillent la chair fragile, chatouilleuse et tendre. Les cris des humains redoublent.

Les gilets de sauvetage rouges sont obligatoires sur le site d'Erawan. À chaque niveau, un gardien apointé, muni d'un sifflet, assaille les tympans des réfractaires.

Poissons. Sifflets. Photos. Gilets. Fougères. Turquoise. Calcaire. Papillons. Erawan waterfall.

Je passe l'essentiel de mon voyage à chercher pourquoi je suis venue jusqu'ici. Mes carnets sont remplis des couleurs de mes émotions, j'en scrute la teinte exacte, la nuance du jour, ou de l'instant précis, car mon humeur se révèle versatile et fugace.

Erawan est le nom thaï d'Airavata, éléphant blanc de la mythologie hindouiste doté tantôt de trois têtes, tantôt de trente-trois. L'eau de la rivière coule sur les trois têtes de l'éléphant, dessiné par la roche karstique.

Je découvre l'écovillage d'OurLand, dans la jungle thaïlandaise. Une jungle défrichée puis reboisée, où la vie pullule. Sur les caméras dont on relève les données chaque semaine, des civettes, des chacals, des muntjacs, et surtout, des éléphants sauvages. Ils titubent et dérapent en descendant le

talus vers la rivière. Intrigués par les flashes des caméras, ils viennent tout près de l'objectif. Leurs têtes en gros plans, puis leurs fesses. Des dizaines de clichés de fesses d'éléphants. En plein jour, une magnifique vidéo d'une femelle traversant le chemin. Lentement, nonchalamment. La caméra affiche: 08/04/2023, 16:18, 44° C.

OurLand est le lieu du passage. De la réserve à la rivière. De l'abri à l'eau. Par la forêt-jungle.

Au Nord du parc d'Erawan, le barrage de Srinakarin, immense muraille de béton, sectionne le cours de la Khwae Yai. Dix-huit millions de mètres cubes d'eau sont retenus dans le réservoir artificiel créé par le barrage. Dix-huit millions de mètres cubes composent un chiffre abstrait dont l'esprit humain ne parvient pas à se figurer les dimensions réelles. L'ampleur de la modification du paysage par l'instauration du barrage de Srinakarin échappe à l'entendement.

La rivière m'englobe et me caresse. Je dérive en contemplant le feuillage tacheté de soleil. À la surface de mon corps, sous ma peau, remonte ma part amphibia.

La Khwae Yai poursuit son cours en aval du barrage, jusqu'à Kanchanaburi. L'eau des cascades d'Erawan se jette dans la Khwae Yai. Sans doute cette contribution est-elle relativement insignifiante; elle mérite tout de même d'être nommée. Les petits ruisseaux font les grandes rivières. Peu après Kanchanaburi, la Khwae Yai, rejointe par la Khwae Noi, forme le Mae Klong qui lui-même se jette dans le Golfe de Thaïlande.

Aux abords de la rivière nichent mille oiseaux colorés et loquaces. Je chéris tout particulièrement la huppe fasciée, à la crête de plumes orange et noire, proche de la crinière. Son nom latin, fantaisiste, enfantin, explose dans la bouche comme un bonbon effervescent: Upupa epops.

Les voitures roulent vite. La Thaïlande possède l'industrie automobile la plus conséquente d'Asie du Sud-Est. La Thaïlande constitue le deuxième marché mondial pour les pickups, après les Etats-Unis. L'engouement particulier pour les pickups de Segment-D, roulant au diesel, est l'une des causes du taux de pollution hors normes de Bangkok, souligne Wikipédia.

Le vanneau indien, quant à lui, se reconnaît à son cri. Lorsqu'un prédateur potentiel entre sur son territoire, il opère selon une stratégie particulière: pour faire illusion et détourner l'attention de l'animal, il s'éloigne à tire d'ailes de son nid en poussant son distinctif katawauët. D'autres espèces se servent de ce signal d'alarme pour repérer les prédateurs. L'humain en fait partie, qui peut ainsi reconnaître la présence d'un éléphant, d'un banteng ou d'un chat-léopard.

Rouler vite dans un pickup puissant, solide et rutilant confère à la plupart des hommes un sentiment ineffable de sécurité. Remonter la route 3199 dans un pickup presque neuf pour se rendre aux chutes d'Erawan et flotter indéfiniment parmi les poissons dans un gilet de sauvetage rouge représente une activité idyllique. Les cascades d'Erawan, reliées à la civilisation par l'agréable et lisse route 3199, fournissent une source de bonheur certaine.

Je suis venue en passeuse. De l'ancien monde au nouveau. Je suis venue de l'Europe affadie, policée et cupide, vers l'Asie appauvrie, bordélique et féconde. Je noue mes bras à l'eau qui coule, remonte le cours des fleuves et ne trouve pas de réponses.

Je suis venue en passeuse. Je demeure passagère.

Le touriste heureux de sa baignade, fatigué par le soleil, soulagé de la sueur sécher dans l'air conditionné de son pickup flamboyant, ne se doute pas que la route 3199, qui se prête si complaisamment à ses pointes de 120 km/h, est le lieu de passage obligé des troupeaux d'éléphants sauvages habitant la réserve naturelle de Salakphra. La route 3199 sépare les animaux de la Khwae Yai, leur principale source d'eau. Le touriste ne voit pas les panneaux triangulaires jaunes le long de la route 3199, où s'affichent des silhouettes d'éléphants. Ses enfants dorment, sa femme reste silencieuse. Elle ne lui demande plus de ralentir. Il conduit très vite.

Dans un petit sac en tissu, j'ai récupéré les graines de tamarin après avoir mangé des quantités de ce fruit dense et sucré comme du caramel. Le tamarin tapisse les sols de la jungle; il suffit de se pencher pour ramasser des dizaines de coques brunes. Il tapisse aussi les parois de mon estomac désormais. À l'instar des éléphants, je l'utilise pour stabiliser ma digestion. Je me délecte du mot savant de zoopharmacognosie – l'automédication des animaux par les plantes, les champignons ou les minéraux.

Les petites graines brunes ricochent les unes contre les autres dans ma paume, émettent un bruit d'osselets. On dirait des dents. Un petit sac de dents. Des dents sans racines, brunes comme de la réglisse.

Je planterai ces graines. Je les ferai germer en rentrant. J'en distribuerai à mes ami·es. Mon jardin deviendra une jungle. Ma fenêtre s'ouvrira sur une ramée si épaisse que seuls le chant des merles et la lumière du soleil passeront à travers le feuillage persistant. Des lianes relieraient mon balcon à la canopée, et de là, d'arbre en arbre, nos foulées nous porteront vers le monde.

biblio

Les Quatre Sœurs Berger

Prix George Nicole 2022, Editions de L'Aire, 2022.

Ombeline & Rodogune

Prix SEV 2023, Ed. Presses inverses, 2022.

Voyage du Nautiscaphe et de sa cheminée dans la fosse des Nouvelles-Hébrides

Prix Edouard Rod 2025, Ed. Presses inverses, 2024.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inedits

Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation CErli et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.



bio

ALICE BOTTARELLI est autrice, animatrice d'ateliers d'écriture et chercheuse en littérature. Son premier roman, *Les Quatre Sœurs Berger*, remporte le Prix George Nicole 2022. Après une résidence de deux mois à la Fondation Jan Michalski avec Marilou Rytz et Stéphanie Cadoret en 2023, elle coécrit le *Voyage du Nautiscaphe et de sa cheminée dans la fosse des Nouvelles-Hébrides* (nominé pour le Roman des Romands 2025-2026 et distingué par le prix Edouard Rod 2025).

Entrée aux Editions Presses inverses (Prilly) au moment de son deuxième livre, elle change de casquette pour y devenir éditrice en 2024. Cette même année, Alice Bottarelli obtient la contribution à la création littéraire Pro Helvetia ainsi que la bourse culturelle Leenaards, pour un projet de roman et de création sonore racontant une utopie en 2075 (à paraître en 2026!).

Membre du collectif AJAR, elle pratique volontiers l'écriture collaborative et la performance scénique. Elle travaille à des mandats de dramaturgie, de mentorat littéraire, de critique et de médiation. Depuis de nombreuses années, elle explore le monde littéraire sous toutes ses facettes, en groupe ou en solo, du manuscrit au livre et du livre à la scène. **CO**